

Quelques années auparavant, en 1829, il écrivait un simple billet, où l'on retrouve son âme tout entière. Le fils du héros grec qui venait de s'immortaliser au service de son pays, le jeune Canaris, était à Paris. M^{me} Récamier le protégeait. Chateaubriand, alors ambassadeur à Rome, lui envoya, par l'entremise de sa protectrice, un petit mot affectueux, où il lui faisait les recommandations que voici : « Aimez bien M^{me} Récamier. N'oubliez jamais que vous êtes né en Grèce, que ma patrie, devenue libre, a versé son sang pour la liberté de la vôtre. Soyez surtout bon chrétien, c'est-à-dire honnête homme et soumis à la volonté de Dieu¹. »

Le voilà bien, avec les trois sentiments et comme les trois cultes, qu'il a gardés fidèlement dans son cœur : l'amitié, le patriotisme et la Religion, la Religion passant avant tout le reste : « Soyez surtout bon chrétien ! »

§ II. — LA FOI DANS SA VIE INTIME

Il ne faut donc pas s'étonner que sa religion soit mêlée à sa vie intime, qu'elle la soutienne et la console toujours, qu'elle la pénètre et la sanctifie, à de certaines heures, parmi les orages de la jeunesse, et d'une manière permanente, la saison des orages passée, dans le calme de ses passions et la sérénité de son âge.

Esprit inquiet, imagination tourmentée, avec une vive tendance à voir les défauts de tout ce qui

1. *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, 4^e édition, 1873, t. II, p. 356.

est défectueux et la vanité de tout ce qui est vain, incapable de trouver son bonheur dans les choses qui passent et d'y borner son rêve, il avait peu de goût à vivre. L'existence lui paraissait méprisable, et sa mélancolie le poussait à regretter de l'avoir connue et à envier le bonheur de ceux qui « arrivent à la mort sans avoir senti la vie ».

Heureusement l'Évangile était là, qui donnait un sens à ce qui lui paraissait inexplicable, et, en faisant de cette terre un simple lieu d'épreuve, l'aidait à en supporter les déceptions et les douleurs, sans excepter « cet inexorable ennui » qui, d'après Bossuet, « fait le fond de la vie humaine », et dont nul, sans doute, n'a porté plus péniblement le fardeau.

Lui aussi il avait fait des rêves dans certains jours brillants de sa jeunesse. Mais toutes les réalités l'avaient fui, ou il les avait trouvées trompeuses : rien n'avait pu le satisfaire. Encore dans la force de l'âge, au temps de son ambassade à Londres, regardant en arrière vers les années écoulées, il écrivait à M^{me} Récamier : « J'ai saisi quelques-unes de mes chimères, d'autres m'ont échappé, et tout cela ne valait pas la peine que je me suis donnée¹. »

Aussi s'écriait-il, à la même époque, qu'il ne voudrait pas recommencer à vivre. Près de vingt ans plus tard, revenant sur cette pensée, il écrivait : « J'ai entrevu ce matin une dame, fort malade et fort spirituelle, qui voyage avec un médecin et

1. 9 avril 1822, *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, t. I, p. 389.

qui m'a dit qu'elle ne voudrait pas revivre. Tout ce qu'il y a de distingué dans le monde dit cela¹. »

Il serait allé plus loin lui-même, on l'a vu, s'il avait suivi son penchant, si la Foi ne lui avait donné la solution de l'énigme cruelle que son désenchantement universel voyait dans l'existence.

La gloire même, qu'est-ce que la gloire ? « Je ne sache pas dans l'univers une renommée qui me tente ; fallût-il me baisser pour ramasser à mes pieds et à mon profit la plus grande gloire du monde, je ne m'en donnerais pas la fatigue². »

Il a désiré pourtant les succès littéraires. Mais il n'y a pas trouvé le bonheur qu'il en avait espéré. Sa foi seule l'a soutenu dans cette déception comme dans les autres. S'il y a un plaisir que lui ait donné toujours la célébrité de ses ouvrages, c'est la pensée du bien qu'il avait pu faire aux âmes. Pendant les cent jours, il voyageait en Belgique. Son nom l'y avait depuis longtemps précédé. On voyait en lui l'auteur du *Génie du Christianisme* ; on lui parlait des pensées bienfaisantes, qu'il avait réveillées dans les cœurs, et son passage était annoncé, dans les villes catholiques, comme celui d'un missionnaire, dont la parole avait fortifié ou guéri bien des esprits hésitants ou malades. Cette réputation le charmait : « C'est le seul souvenir agréable de moi que je conserve. » écrivait-il plus tard dans ses *Mémoires* ; « je me déplais dans tout le reste de ma personne et de ma renommée³. »

1. A M^{me} Récamier, en 1841.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 207.

3. *Ibid.*, t. III, p. 454. La même idée est exprimée, t. II, p. 273.

Les idées chrétiennes le consolèrent aussi dans les tristesses qui lui vinrent de toutes les tombes, ouvertes près de lui dans sa longue carrière. Car il n'était pas de ces esprits frivoles qu'un peu de fumée étourdit, fumée de plaisir ou fumée de gloire, et qui semblent ne pas s'apercevoir que nous formons ici-bas une sorte de procession funèbre : on chante en avançant, mais on avance, et les premiers rangs roulent sans cesse dans le gouffre, qui attend et appelle les autres. Chateaubriand était frappé de l'idée de la mort ; elle lui revenait souvent.

Songe-t-il, après bien des années, à M^{me} de Beaumont ? C'est pour se rappeler d'abord qu'il l'a connue un instant, quand déjà elle était à la veille de mourir¹. Il revoit, par la pensée, une foule d'amis qui ne sont plus, et il s'arrête à considérer cette preuve lamentable de la brièveté de nos jours, ce douloureux témoignage de notre néant. Son souvenir le ramène-t-il vers le château de Fervacques, où habita quelque temps la trop séduisante « marquise de Custine, héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang ? » C'est pour se dire que le château était à peine meublé, quand la châtelaine dut lui dire adieu, et qu'après l'avoir vue elle-même « plus blanche qu'une Parque, vêtue de noir, la taille amincie par la mort, la tête ornée de sa seule chevelure de soie », il a « entendu son cercueil passer la nuit dans les rues solitaires de Lau-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 241.

sanne, pour aller prendre sa place éternelle » dans la noble demeure, témoin de tant de fêtes et de plaisirs¹.

Tout finit et tout finit vite ; nous passons comme des ombres : « Tous, tant que nous sommes, nous n'avons à nous que la minute présente ; celle qui la suit est à Dieu ; il y a toujours deux chances pour ne pas retrouver l'ami que l'on quitte : notre mort ou la sienne. Combien d'hommes n'ont jamais remonté l'escalier qu'ils avaient descendu² ! »

Ces tristes réflexions, si vraies pourtant, décolorent la vie et la désenchangent. La Religion seule peut en adoucir l'amertume, en nous apprenant que ce qui a l'air de finir en réalité se transforme, et que cette vie éphémère est suivie d'une vie meilleure, qui la continue et qui est sans limites.

Chateaubriand trouvait dans cette pensée la consolation qu'elle contient. Il songeait volontiers, je l'ai dit, à l'autre monde : c'est là qu'il comptait rejoindre ceux de ses amis qu'il voyait disparaître, là qu'il se promettait « d'attendre » ceux qu'il devait quitter à son tour, et c'était un baume pour les blessures de son cœur que cette ineffable espérance ! Le corps de Lucile, sa sœur, morte subitement loin de lui, a beau reposer inconnu dans la fosse commune, « Dieu a bien su », dit-il, « reconnaître ma sœur », et entre elle et moi les relations ne sont pas brisées ; « elle prie pour moi le Rédempteur ; elle le prie du milieu des dépouilles indigentes, parmi lesquelles les siennes sont confondues³. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 277.

2. *Ibid.*, t. II, p. 70.

3. *Ibid.*, t. II, p. 481.

*
* *

En aucun temps, depuis sa conversion, il n'a oublié ce doux commerce de prières entre les morts et ceux des vivants qu'ils ont aimés. Il écrivait de Jérusalem, en 1806 :

« Nous arrivâmes à midi vingt-deux minutes au monastère des Pères latins... Les religieux se mirent à chanter dans l'église du monastère. Je demandai la cause de ces chants, et j'appris que l'on célébrait la fête du patron de l'ordre. Je me souvins alors que nous étions au 4 octobre, jour de la Saint-François et de ma fête. Je courus au chœur et j'offris des vœux pour le repos de celle qui m'avait autrefois donné la vie à pareil jour : *Paries liberos in dolore*¹. Je regarde comme un bonheur que ma première prière à Jérusalem n'ait pas été pour moi. »

Plus d'un quart de siècle après, en 1833, passant dans un village d'Allemagne, il entra dans l'église, et aussitôt, comme si telle était sa filiale et pieuse habitude, il y pria à genoux « pour le repos de l'âme de sa mère : servitudes d'immortalité imposées aux âmes chrétiennes dans leur mutuelle tendresse². »

En revanche, il appelait l'amour de sa mère à son aide dans l'amertume de ses afflictions et surtout

1. *Tu enfanteras dans la douleur*. Il cite de mémoire, quoique très exactement pour le fond. Voici le texte littéral de la Vulgate : *In dolore paries filios* (Gen., III, 16).

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 116.

dans celle de ses craintes en face de la justice de Dieu.

Pour lui, la prière se liait naturellement à la pensée de la mort. S'il s'excusait de ne pouvoir assister au convoi funèbre d'un ami, il disait chrétiennement qu'il regrettait de ne pouvoir aller « prier » sur sa tombe¹.

On sait que le duc Mathieu de Montmorency, qu'il avait remplacé aux affaires étrangères, était, comme lui, l'ami très dévoué et très cher de M^{me} Récamier. Le duc mourut subitement, en 1827. M^{me} Récamier en éprouva un vif chagrin, et c'est elle sans doute qui demanda à l'ami qui restait de composer pour elle une prière, à l'occasion de l'ami qui n'était plus. Toujours est-il qu'on a retrouvé cette prière dans ses papiers, avec ce titre : *Pour la perte d'une personne qui nous était chère*.

Chateaubriand donne une portée générale à cette pieuse lamentation. S'il pense à Mathieu de Montmorency, on sent aussi qu'il pense à lui-même et à celle qui doit répéter ses paroles. C'est pour lui le gémississement des séparations redoutées, autant que celui des séparations déjà souffertes².

1. Lettre à M. Walsh, 1^{er} juin 1843 (*Revue des autographes*, novembre 1889, n^o 39).

2. On suit ici la tradition, en admettant que cette prière a été composée pour M^{me} Récamier. Mais il est permis de croire que Chateaubriand l'a écrite plutôt à Rome, en 1803, à l'occasion de la mort de M^{me} de Beaumont. Certains détails s'expliquent bien mieux, dans cette hypothèse, particulièrement celui-ci : « Vous avez vu que j'avais embarqué mon cœur, etc. » De plus, j'ai étudié le manuscrit avec M. Pailhès, qui le possède. L'écriture nous a semblé à tous les deux se rapporter plutôt à la première époque. Enfin, que Chateaubriand ait donné à M^{me} Récamier une page qu'il aurait

Voici cette page :

« J'ai senti que mon âme s'ennuyait de ma vie, parce qu'il s'y est formé un grand vide et que la créature qui remplissait mes jours a passé.

« Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous enlevé (celui ou) celle qui m'était si chère?

« Heureux celui qui n'est jamais né, car il n'a point connus les brisements du cœur et les défaillances de l'âme? Que vous ai-je fait, ô Seigneur! pour me traiter ainsi? Notre amitié, nos entretiens, l'échange mutuel de nos cœurs n'étaient-ils pas pleins d'innocence? Et pourquoi appesantir ainsi votre main puissante sur un vermisseau? O mon Dieu, pardonnez à ma douleur insensée! Je sens que je me plains injustement de votre rigueur. Ne vous avais-je pas oublié pendant le cours de cette amitié trompeuse; ne portais-je pas à la créature un amour qui n'est dû qu'au Créateur? Votre colère s'est animée en me voyant épris d'une poussière périssable; vous avez vu que j'avais embarqué mon cœur sur les flots, que les flots, en s'écoulant, le déposeraient au fond de l'abîme.

« Etre éternel, objet qui ne finit point et devant eue déjà depuis longtemps en manuscrit et qu'il aurait écrite pour une autre circonstance, c'est un fait qui n'a rien d'extraordinaire et qui n'est pas chez lui-même sans précédent. Une pièce, qui figure parmi ses œuvres poétiques et qu'il avait composée dans sa jeunesse, durant son exil, a bien été recopiée plus tard de sa main et envoyée à une personne, à qui il l'appliquait, et qui l'a conservée précieusement. J'ai vu ce manuscrit et je l'ai comparé avec la pièce imprimée. Il y a quelques divergences; c'est une édition revue et augmentée. — Si, en réalité, c'est la mort de M^{me} de Beaumont qui a inspiré à Chateaubriand la prière que nous citons, cette prière n'en est que plus touchante et n'en témoigne que mieux en faveur des sentiments religieux de l'auteur.

qui tout s'écroule, seule réalité permanente et stable, vous seul méritez qu'on s'attache à vous; vous seul comblez les insatiables désirs de l'homme que vous portez dans vos mains. En vous aimant, plus d'inquiétude, plus de crainte de perdre ce qu'on a choisi. Cet amour réunit l'ardeur, la force, la douceur et une espérance infinie. En vous contemplant, ô beauté divine, on sent avec transport que la mort n'étendra jamais ses horribles ombres sur vos traits divins.

« Mais, ô miracle de bonté! je retrouverai dans votre sein l'ami vertueux que j'ai perdu! Je l'aimerai de nouveau pour vous et en vous, et mon âme entière, en se donnant, se retrouvera unie à celle de mon ami. Notre attachement divin partagera alors votre éternité¹. »

Voilà encore cette pensée de l'éternel rendez-vous, qui lui était si chère, cette attente d'une vie plus durable et plus heureuse, où l'on jouit de nouveau et pour toujours de la compagnie de ceux qu'on aime.

Il se plaisait à lever les yeux vers le ciel; Dieu l'occupait. Même en voyage, quand sa vie échappait à l'indiscrétion de tous les regards, il se glissait dans les églises et priait, caché au milieu de la foule. En 1833, il s'était arrêté, en passant, à Waldmünchen, quand, la nuit étant venue, il entendit tinter la prière du soir. Aussitôt il « hâta son diner » pour s'y rendre. L'église était plongée dans l'ombre; point de lumières. Seulement on entendait des voix

1. Dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, t. II, p. 210-211.

de femmes murmurer le chapelet, auquel succédèrent les litanies de la Vierge. Cette humble prière, dite dans l'obscurité sur une terre étrangère, lui rasséréna le cœur. « Les *ora pro nobis* », dit-il, « psalmodiés en allemand par les priantes invisibles, sonnaient à mon oreille comme le mot répété *espérance, espérance, espérance!* Nous sommes sortis pêle-mêle; je suis allé me coucher avec l'espérance¹. »

Une autre fois, dans le cours du même voyage, il parle encore du chapelet, récité dans l'église en commun après le chute du jour; et, s'il n'y assiste pas, c'est à cause de l'extrême fatigue où il se trouve; il y serait sans cette excuse².

Nous savons d'ailleurs que, lorsqu'il habitait l'infirmerie de Marie-Thérèse, que M^{me} de Chateaubriand avait fondée avec son concours, il ne manquait pas, matin et soir, d'aller prier dans la petite chapelle contiguë à son alcôve. Le renseignement est d'un témoin, son compatriote et son protégé, qui l'a connu et fréquenté alors³.

A cette époque, le diner fini, s'il n'y avait pas d'invités, M^{me} de Chateaubriand faisait une lecture pieuse; elle lisait une vie de saint, et il l'écoutait⁴.

Il assistait fidèlement aux offices de l'Eglise. Dans une lettre intime, qui remonte au temps de l'Empire, M^{me} de Chateaubriand écrit à un ami qu'elle est seule à ce moment, le *chat* étant allé à la messe. *Le chat*, c'était le sobriquet familier dont elle

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 15.

2. *Ibid.*, t. V, p. 538.

3. Voir *le Grand Bey*, Saint-Malo, 1850, p. 484.

4. Cf. Pailhès, *M^{me} de Chateaubriand*, p. 278-279.

désignait son mari. Or ce jour-là n'était pas un dimanche. C'est une preuve que, même alors, malgré les tentations troublantes auxquelles l'exposaient sa nature et son âge, Chateaubriand ne se contentait pas de fréquenter l'église, quand une obligation rigoureuse l'y appelait; il croyait devoir aller, sur ce point, au-delà des strictes exigences de son devoir.

En 1829, ambassadeur à Rome, il prend part à la cérémonie des *Cendres* chez des religieux, et, s'il en parle à M^{me} Récamier, c'est en passant, comme d'une chose toute naturelle, et seulement pour lui communiquer les réflexions qu'il a faites sur les rêves ambitieux du pouvoir, au chant monotone de ces moines, cachés loin des yeux du monde dans le paisible silence de leur solitude¹.

*
*
*

Il était exactement fidèle aux austérités que l'Eglise impose. Nous le voyons par la correspondance la plus reculée de M^{me} de Chateaubriand, qui, écrivant à des amis, leurs voisins, un vendredi, les prie de venir *faire maigre* avec eux, en famille.

Plus tard, dans la dernière partie de sa vie, il poussa le respect de ces lois au-delà même de ce que lui demandait sa conscience et parfois de ce que lui permettait sa santé.

On va en juger par cette lettre de Victor de Laprade, que le destinataire a bien voulu nous com-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 95-96.

muniquer. Victor de Laprade écrivait à M. E. Biré, le 12 août 1870, à propos de Chateaubriand :

« A ceux qui veulent douter de sa ferme foi chrétienne, vous pouvez raconter ce détail que je tiens d'une dame protestante, qui fut longtemps sa voisine, et qui habite encore la maison où il est mort, rue du Bac, n° 128. M^{me} Molh (la femme de Jules Molh, le célèbre orientaliste) était très liée avec M^{me} de Chateaubriand, qui ne sortait pas et ne voyait presque personne. La femme de ce vrai grand homme gémissait souvent près de sa voisine de la peine qu'elle avait à empêcher son mari de suivre dans leur plus scrupuleuse rigueur les règles du carême et des autres temps de jeûne et d'abstinence. Chateaubriand avait alors atteint l'âge où l'Eglise nous en dispense et sa santé se trouvait fort mal de ces austérités; il les pratiquait néanmoins avec son opiniâtreté bretonne, et il fallait toutes les supplications de sa femme pour le faire fléchir quelquefois. Ceci n'était pas fait pour le monde et *pour la pose*, comme on dirait aujourd'hui; M^{me} de Chateaubriand et sa confidente en étaient seules témoins, et je suis peut-être le seul qui le sache aujourd'hui. Vous qui êtes jeune, gardez et transmettez ce souvenir de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

« Je me laisse aller volontiers à ces racontages de vieux, mais c'est ainsi que les traditions se conservent. J'ai connu tout un monde évanoui. Il n'y a plus guère de gens qui aient vu Chateaubriand de près. Nous ne sommes plus que deux à l'Académie française qui ayons vu le salon de M^{me} Réca-

« mier : M. le duc de Noailles et moi. En dehors
« de l'Académie, je ne connais plus que M^{me} Lenor-
« mant et M^{me} Mohl, qui aient vécu dans ces illustres
« intimités. »

Aujourd'hui, ces derniers témoins ont disparu à leur tour. Mais les divers témoignages qu'ils ont rendus à Chateaubriand demeurent, et il est remarquable que tous les quatre, vieux survivants de son époque, ont parlé et, pour ainsi dire, déposé en sa faveur.

*
* *

Auditeur assidu des conférences de Notre-Dame, nous le voyons demander au P. de Ravignan, à la fin de la station de 1838, un entretien particulier¹. Était-ce pour déposer aux pieds de l'austère religieux l'humble aveu de ses fautes? C'est son secret et celui de Dieu. Mais on disait alors, comme on l'avait dit auparavant et comme on continua à le dire depuis, qu'il ne pratiquait pas la confession. Que faut-il en croire? Serait-il coupable de cette conséquence?

On raconte qu'elle fut commise assez longtemps par un catholique éminent de notre siècle, croyant décidé, ardent, impétueux, Garcia Moreno. Il avait trente-trois ans et était à Paris pour des études scientifiques, quand un jour qu'il défendait, avec une vivacité pleine d'amour, la vérité des enseignements de l'Eglise, un de ses amis l'interrompit en s'écriant :

1. Ponlevoy, *Vie du R. P. Xavier de Ravignan*, t. I, p. 497.

« Tout cela est fort bien. Seulement pourriez-vous me dire, mon cher prédicateur, depuis combien de temps vous ne vous êtes pas confessé? »

L'argument touchait juste; il ouvrit les yeux à Garcia Moreno : « Votre objection est excellente », répondit-il, « mais contre l'avocat, non contre la cause; et demain, je vous en avertis, elle ne vaudra pas plus contre l'un que contre l'autre. » Et, en effet, le soir même il allait voir un prêtre et reprenait ses pratiques de piété qu'il n'abandonna plus.

Aurait-on pu faire un semblable reproche à Chateaubriand? On s'est posé la question. Quoiqu'il ait écrit dans ses *Mémoires*, lors de son voyage en Allemagne, en 1833, que pour sentir une âme compatir à la sienne et le traiter comme un frère, il n'avait qu'à s'agenouiller dans un confessionnal, aux pieds d'un prêtre, c'est un sujet où une certaine réserve naturelle ne lui a guère permis de s'expliquer. Il y a des âmes pour qui la religion a aussi sa pudeur.

Pourtant une circonstance imprévue le fit un jour sortir de son silence. C'est un épisode significatif, et encore assez peu connu, qui a été raconté incidemment dans un livre sur le baron Gaston de Flotte¹ :

« Le philosophe Jouffroy venait de mourir; M. Lafaye — alors professeur au lycée de Marseille, mort depuis en bon chrétien, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix — dit à ce propos à ses élèves : « Jouffroy, le sceptique, a appelé un confesseur, et

1. *Le Baron Gaston de Flotte*, par M. G. de Ceinmar (vicomte de Carné), Marseille, typographie Bernard et Durbec, 1885.

personne ne peut nommer celui de l'auteur du *Génie du Christianisme*. » Ces paroles, au moins imprudentes, firent du bruit, et M. Lafaye, craignant d'être destitué, supplia M. de Flotte d'écrire à Chateaubriand d'intercéder pour lui auprès de M. Cousin. Chateaubriand répondit :

« Grâce à Dieu, Monsieur, je n'ai ni ne peux avoir aucun crédit auprès du gouvernement actuel. Lorsque j'ai possédé quelque pouvoir politique, je ne me souviens pas de l'avoir jamais employé qu'au profit des personnes qui pouvaient être opprimées. M. Lafaye ne m'a point du tout offensé ; mais, s'il était inquiet à cause de moi, je prierais qu'on le laissât tranquille. Je ne m'occupe plus de ce qui se passe dans la société. Mon rôle est fini, Monsieur. Je suis loin du monde, et on me pardonnera, j'espère, à cause de mon grand âge, d'avoir un confesseur. C'est M. l'abbé Séguin, prêtre de Saint-Sulpice. Quand on a beaucoup de jours, on doit s'accuser de beaucoup de fautes. »

On était alors en 1842 ; Chateaubriand avait soixante-quatorze ans, et l'on sait qu'il devait en vivre près de quatre-vingts. Il est facile de remarquer, dans cette page, la pointe d'ironie dont il usait volontiers quand il parlait de ses sentiments religieux, à une époque où la Religion rencontrait si peu de faveur auprès des beaux esprits.

§ III. — MORT CHRÉTIENNE

Eh ! Que lui importait en vérité ce que des gens frivoles pouvaient penser de ses croyances ? Il plaignait leur légèreté, et il avait pitié de leur aveuglement, voilà tout ! Poursuivi, si attiré qu'il fût à certains moments par les choses de la terre, il ne comprenait pas qu'on pût y borner ses désirs. Et puis il considérait combien vite elles finissent : tout se brise dans nos mains, tout se ternit et passe en quelques heures : le plaisir, la beauté, la jeunesse. Pourquoi donc se renfermer dans les préoccupations de cette vie éphémère ? La sagesse est de songer à l'autre, qui est seule durable.

Et ainsi averti par la fragilité de tout ce qui frappe les yeux ici-bas, volontiers il aurait dit ce que disait Chénedollé sur le tombeau de la gracieuse et infortunée Lucile, qui avait emporté en mourant toutes ses espérances : « Ecrivons-nous avec Bossuet : Oh ! que nous ne sommes rien ! et demandons à Dieu la grâce d'une bonne mort ! »

Il a pensé souvent à sa mort, l'image lui en était familière. Il écrivait en 1822 : « Presque toutes les personnes dont j'ai parlé dans ces *Mémoires* ont disparu : c'est un registre obituaire que je tiens. Encore quelques années, et moi, condamné à cataloguer les morts, je ne laisserai personne pour inscrire mon nom au livre des absents... Je me suis enquis du chemin, j'ai étudié les lieux où je dois passer, j'ai voulu voir ce qui arrive au dernier moment. Souvent au bord d'une fosse dans laquelle